Zeitschrift: Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse

Herausgeber: Aînés

Band: 16 (1986)

Heft: 4

Rubrik: Edouard : une vie en clé de fa. Partie 2

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

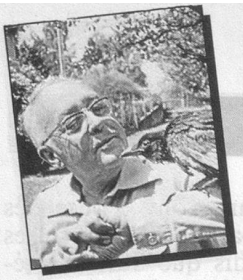
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch



Edouard Gros

Une vie en clé de fa

(2)

Dans le premier chapitre paru le mois passé, Edouard Gros parle de sa jeunesse et de son approche de la musique alors qu'il était encore en culottes courtes. Son père rêvait pour lui d'un poste de fonctionnaire, CFF ou PTT. Mais la musique fut la plus forte, et le jeune Edouard ne tarda pas à administrer la preuve de ses possibilités dans ce domaine, en un mot: de son talent. Solfège, piano, violon, contrebasse... Il gagne ses premiers cachets qui ont le mérite de lui donner confiance en l'avenir et de rassurer ses parents...

C'est donc en remplaçant mon père, pour la durée de la «Fête des Vignerons» de 1927, – j'avais dix-sept ans – que je venais d'être propulsé dans les rangs des musiciens professionnels et... syndiqués. En effet, la Fédération des Artistes Musiciens, (tel était le nom de ce mini-syndicat) ne perdait jamais sont temps en n'hésitant pas à récupérer d'emblée et sans autre forme de procès les débutants dont les cotisations, tout compte fait, étaient aussi bonnes à prendre que celles des vieux musiciens chevronnés. Est-ce à dire que cette carte allait m'ouvrir toutes grandes les portes des engagements convoités? J'avais compris qu'elle n'avait pas la moindre signification, que l'apprentissage ne faisait que commencer et qu'il fallait aussi démontrer au papa ulcéré que son fiston arriverait bien à survivre, voire à vivre, de ce dangereux métier.

Pas d'autre issue donc que de me cramponner au manche de la contrebasse, dès huit heures, tous les matins, en faisant défiler Simandl, Bottesini, Ed. Nanny ou les études d'orchestre dans les oreilles du papa qui dormait dans la chambre voisine mais grognait à l'instant même où j'allumais une cigarette pourtant bien méritée. Le piano et les cours usuels du conservatoire complétaient ces journées chargées. Les soirées l'étaient tout autant puisque je gagnais déjà ma vie convenablement dans les petits ensembles que comptait Lausanne.

Durant les vacances d'été, j'étais engagé tous les après-midi au restaurant du Débarcadère du port d'Ouchy, où je gagnais 8 Fr. par concert. Ces 8 Fr., bien entendu, servaient également à mieux faire bouillir la marmite familiale. Mais,... mais comme le concert n'avait pas lieu les jours de pluie et que nous n'étions donc pas payés, il m'arrivait parfois de dire qu'il avait plu alors que bien seul, un modeste nuage avait traversé timidement le ciel lausannois. J'empochais sans trop de remords ces 8 Fr. qui pouvaient être si utiles à un adolescent de dix-sept ou dix-huit ans.

Ignace Paderewski auditionne

Ce tea-room de plein air, à l'ombre de splendides marronniers, à proximité immédiate du lac, était tout à fait charmant et fort bien achalandé. Nous avions parfois la visite du roi d'Espagne Alphonse XIII qui semblait apprécier l'endroit mais ne prêtait pas la moindre attention à cet orchestre de quatre musiciens (piano, violon, violoncelle et contrebasse) plutôt mauvais. Disons même très mauvais. Ignace Paderewski [1] qui habitait à Morges, prenait souvent le bateau à vapeur, descendait à Ouchy et ne manquait pas de s'arrêter à notre terrasse pour se désaltérer.

[1] Ignace Paderewski, prestigieux pianiste, interprète de Chopin, patriote et président polonais.

Il avait la gentillesse de s'intéresser davantage au vol des mouettes, en tournant le dos à l'orchestre, qu'aux mauvais traitements que l'on infligeait à certains morceaux. Il convient de dire, pour nous disculper quelque peu, que le podium était installé en plein air, qu'il y avait très souvent du vent et que la musique avait une fâcheuse tendance à jouer les filles de l'air, malgré les pinces à linge censées la tenir en place. C'était surtout catastrophique pour le pianiste qui avait le plus de pages à tourner et pas la possibilité d'ajuster des pincettes.

De sa main gauche, tant bien que mal, plutôt mal que bien, il maintenait sa musique sur son pupitre, tandis que sa main droite divaguait et s'égarait dans des accords qui faisaient dresser les oreilles les moins averties. C'était en général ces moments-là que Paderewski choisissait pour partir en nous saluant d'un sourire plein de gentillesse et d'indulgence.

Personne ne saura jamais si ce cher grand homme reconnaissait le violoniste de notre orchestre. Car, en effet, c'était le même qui, quelques années auparavant, frais émoulu du conservatoire et diplômé de virtuosité, croyant dur comme fer à une brillante carrière de soliste, avait sollicité du Maître une entrevue pour se faire entendre et, le cas échéant, obtenir une approbation ou un simple encouragement. Très bienveillant, toujours bien disposé envers les jeunes, le Maître l'avait fait convoquer par son secrétariat de Morges, en son immense domaine de Riond-Bosson. Arrivé au jour et à l'heure dite, notre ami est annoncé par le majordome en grande tenue, à l'élégante société qui remplissait un immense salon au bout duquel le Maître l'attendait, debout, auprès de son grand Pleyel de concert. Décontenancé par ce beau monde en frac et robe du soir, notre malheureux s'avance d'un pas plus qu'hésitant en direction du Maître. C'est alors qu'une catastrophe se concrétise sous la forme d'une énorme et malencontrueuse bulle qui se développe sous le nez enrhumé de notre candidat soliste. Pas d'autre issue que de porter sa main droite à la poche de son pantalon alors que la gauche se crispe à son violon pas encore accordé et, désastre supplémentaire et définitif, n'y trouve pas le moindre mouchoir de poche. Il ne lui reste plus, face à cette société si distinguée, qu'à s'essuyer le nez à la manche de son veston. Inutile de préciser que notre ami n'a qu'une seule envie: s'enfuir. Le Maître l'accueille néanmoins gentiment, se met au piano et l'accompagne. La

«prestation» est plus que misérable et, après quelques applaudissements de politesse amusée, le Maître ne trouve rien d'autre à dire que: «Voyez-vous, jeune homme, il faut beaucoup travailler». A quoi aujourd'hui, je serais tenté d'ajouter: «Et ne jamais oublier un mouchoir de poche!» Enfin cela n'avait pas empêché notre homme de devenir un très bon violoniste.
C'est avec l'orchestre de l'institut de Ribaupierre que, pour la première fois de ma vie, je fus engagé par un ensemble symphonique. Il était formé des élèves les plus avancés de ce conservatoire, encadrés de quelques professionnels, et donnait un ou deux concerts par année avec, à chaque fois, un soliste de grand renom. C'est ainsi que j'eus la chance unique d'accompagner Georges Enesco dans le concerto de Beethoven. La splendeur de son interprétation m'avait à tel point bouleversé, que plus jamais par la suite, même avec les violonistes les plus renommés, je n'ai retrouvé la même qualité d'émotion.
Dans ce temps-là je remplaçais très souvent mon père à l'orchestre que dirigeait mon maître de piano, Ernest Décosterd. Je l'ai déjà dit, c'était un orchestre de tout premier ordre, un des premiers en Europe à se produire à la radio naissante, qu'on appelait alors la TSF. Le répertoire était prodigieux et ne comptait pas moins de 2 925 pièces dont j'ai conservé amoureusement le catalogue, composé de 408 marches, plus de 400 valses, 200 ouvertures, 500 fantaisies d'opéras, opérettes, suites d'orchestre, ballets, et quelque 1500 pièces réparties entre les morceaux dits de genre et les soli. Avec un concert l'après-midi et un autre le soir, il n'était pas question de répéter, sauf dans de très rares exceptions. C'était donc une école fantastique où les lecteurs médiocres faisaient mieux de s'abstenir. Sur chaque table figurait le catalogue complet et les clients avaient tout loisir de choisir leurs morceaux préférés. Voilà qui était bien loin de l'orchestre des boy-scouts et de la gavotte des vers luisants.
Mon père qui avait compris parfaitement tout le bénéfice que je pouvais tirer de cette rude école, savait admirablement en profiter lui aussi pour se ménager quelques vacances, les premières de sa vie, et cultiver ses roses dans le ravissante propriété que nous avions au bord du Léman, dont j'ai d'ailleurs hérité et que j'ai le bonheur d'habiter aujourd'hui.
Pour terminer ce chapitre, je dirai encore que Décosterd, à qui je dois tant, était un véritable tyran avec ses musiciens. La moindre faute était sanctionnée par une amende de 1 fr. qui alimentait une caisse que ces messieurs vidaient joyeusement tous les deux ou trois ans dans quelque auberge française trois étoiles.
Je conterai bientôt combien le sort des petits ensembles allait devenir précaire et comme il allait falloir se «débrouiller». Oui! Se «débrouiller»! Voilà bien le mot qui convient. La vie des musiciens de cinéma, de brasserie ou d'hôtel allait devenir de plus en plus aléatoire.

«Ce jour-là, le thermomètre annonçait - 20 degrés. Ce qui ne suffisait pas à entamer notre bonne humeur».

La fin d'une époque

Nous sommes en 1930, j'ai vingt ans. Chose curieuse, c'est en accomplissant mon école de recrues que je prends vraiment conscience des énormes changements qui allaient bouleverser notre profession. En effet, pendant chaque repas pris à la cantine, de puissants haut-parleurs diffusaient à tue-tête les derniers airs à la mode tirés des films à succès de l'époque.
Et c'est ainsi que me revint en mémoire certaine assemblée récente de ce syndicat dont j'ai déjà parlé, assemblée au cours de laquelle un chef d'orchestre de cinéma avait provoqué l'hilarité, les sarcasmes et les huées des musiciens présents en prétendant qu'il allait falloir se défendre; qu'en Amérique plus un seul cinéma n'employait d'orchestre et que, de simplement sonores les films allaient devenir parlants. C'est dans une confusion totale que la séance avait été levée, chacun étant bien persuadé que seul un fou pouvait inventer de telles absurdités. Par malchance ce chef s'appelait Mitninsky, était probablement russe et certains collègues voyaient en lui un révolutionnaire bien content de semer l'inquiétude dans les rangs des honnêtes musiciens syndiqués.
C'est donc grâce ou à cause de ces rengaines de cantine militaire que je pris tout à coup conscience de la justesse des prédictions et des mises en garde de ce prévoyant bonhomme dont la seule erreur était de croire que l'intervention d'un quelconque syndicat pouvait stopper l'évolution vertigineuse de la technique. De plus, pendant les quelques congés de cette école de recrues, nous nous rendions parfois à Zürich, entre copains dans les établissements où il y avait de la musique et c'est là, qu'à ma consternation, je constatais qu'il ne suffisait plus d'être bon musicien, mais que, pour survivre et se mettre au nouveau goût du public, il fallait aussi le distraire, «l'amuser», monter des «shows», autrement dit avoir, en plus, des talents de mime, de chanteur, voire de clown.
Les orchestres symphoniques étant tous désargentés, n'offrant donc que des possibilités plus que restreintes, les cinémas se passant d'orchestre, n'ayant pas le moindre talent «d'amuseur», peu porté sur la professorat, fallait-il, Seigneur, donner raison à mon père et loucher du côté de l'administration?
Et voilà que, à peine libéré de cette école où, paraît-il, on n'apprend rien d'autre qu'à défendre notre inestimable neutralité, la chance vient au secours de mon désarroi. Par un hasard providentiel je rencontre un chef d'orchestre qui avait beaucoup de succès dans les grands palaces de Saint-Moritz où les derniers représentants de la

grande noblesse internationale finissaient de dilapider leurs fortunes parfois colossales. Ce chef excellait surtout dans la musique de jazz et savait s'entourer de très bons éléments. Il me demande à brûle-pourpoint où j'en suis avec la musique et s'étonne que je travaille tellement la contrebasse, cet instrument dont plus personne ne voulait et qui, d'après lui, n'avait d'utilité que dans les tangos! «Ce que vous devez absolument apprendre, me dit-il, si vous voulez vraiment gagner votre vie dans ce métier-là, c'est la trompette». Il est vrai que les bons musiciens-jazz redescendaient des palaces de Saint-Moritz ou Gstaad avec de vraies fortunes en poche et que c'étaient les trompettistes qui étaient les plus recherchés. Le bougre m'avait planté une idée en tête qui allait poursuivre son chemin.

Après quelques engagements sans signification, j'ai la chance d'être choisi comme contrebassiste, pour le tout nouveau petit orchestre de Radio-Lausanne dont Edouard Moser assumait la direction. Cet ensemble d'une quinzaine de musiciens était la bonne à tout faire du studio.

La trompette? Pourquoi pas?

De la musique dite classique, nous passions aux fantaisies d'opéras, d'opérettes et aux soli. Nous avions aussi une bonne formation jazz avec deux trompettes, trombone, trois saxophones, piano, guitare, basse et batterie, sans oublier l'ensemble Ländler, très prisé dans ce pays, et même une formation spéciale pour les tangos. C'est assez dire combien ce travail était varié et agréable; il compte parmi les meilleurs souvenirs de ma lointaine jeunesse. Etait-ce une raison suffisante pour oublier le bon conseil d'étudier la trompette? Certainement pas. D'autant moins que j'étais fasciné par ce trompettiste de dix-huit ans, le plus jeune élément de l'orchestre, frais émoulu de son Tessin natal, qui s'appelait Paolo Longinotti, dont la sonorité était prodigieusement ample et belle et qui allait devenir mon ami pour la vie.

Avec un exemple et un ami pareils, comment résister à l'envie de s'essayer à cet instrument? Nous voilà partis avec une excellente Selmer d'occasion. Pose du son, staccato, legato et transposition, le tout entre deux frasques de joyeux lurons que nous étions. Oui, j'étais le possesseur privilégié d'un splendide canot automobile et les filles jeunes et moins jeunes adoraient les promenades sur le bleu Léman. Pour revenir aux choses sérieuses, pourquoi ne pas le dire? J'étais assez doué et avec un tel maître les choses allèrent si vite qu'après quelques mois d'un travail assidu je prenais mon premier engagement de trompettiste dans l'ensemble de jazz d'un dancing populaire aujourd'hui disparu, le Splendid. Il m'était possible de cumuler les deux engagements grâce à des heures de présence différentes et c'était là pour moi moi un excellent apprentissage de la trompette et... du jazz!

De temps à autre le patron de l'établissement faisait venir les plus célèbres orchestres-tangos de Paris, pour la plus grande joie de la jeunesse désargentée de Lausanne. Mario Melfi et ses bandonéons avaient la cote d'amour mais il y en avait d'autres. Le plus grand événement lausannois avait été l'unique concert que le fameux Jack Hilton avait donné en Suisse.

Sans soucis, gagnant ma vie plus que largement, je passais tous mes loisirs sur le lac ou en pilotant des motos de grosse cylindrée. Cette vie trop belle ne pouvait pas, de toute évidence, durer éternellement.

Diverses rumeurs couraient. Radio-Lausanne faisant la nique à Genève, voulait son orchestre symphonique, un grand, un vrai. Mais, pour nous autres, pas le moindre souci à se faire. Nous serions, vu notre succès, les tout premiers à être engagés.

Et puis, coup de théâtre. Chacun de nous reçoit sa lettre de congé, agrémentée de l'invitation à une audition qui aurait lieu devant le gratin des chefs d'orchestre d'alors, parmi lesquels Gustave Doret, Robert Denzler, Hans Haug et Emile de Ribaupierre.

La navigation à voile ou à moteur, les jolies filles ou les belles motos n'ayant jamais contribué à parfaire la technique d'un contrebassiste, un peu trop confiant et trop peu préparé, paniqué au dernier moment, c'est le premier échec de ma vie et je ne suis pas engagé. D'ailleurs aucun des vingt-six candidats inscrits ne l'est. Enfin consolation et espoir, Edouard Moser me dit que j'ai été le meilleur des vingt-six, c'est-à-dire le moins mauvais, et que c'est moi qui serai engagé, plus tard, dès qu'on envisagera d'agrandir l'orchestre. Pour l'instant on ne voulait que deux contrebasses et c'est la raison pour laquelle on tenait à deux superprodiges, lesquels restaient d'ailleurs à trouver. (J'ai effectivement été engagé par la suite, aux côtés des deux as en question, lesquels n'avaient de prodigieux que leur réputation).

Je me console rapidement de cet échec, assez content, dans le fond, de

Les « Trépidants » à l'Hungaria de Montreux en 1937. Edouard Gros manie l'accordéon avec dextérité. A la contrebasse, Jack Rollan.

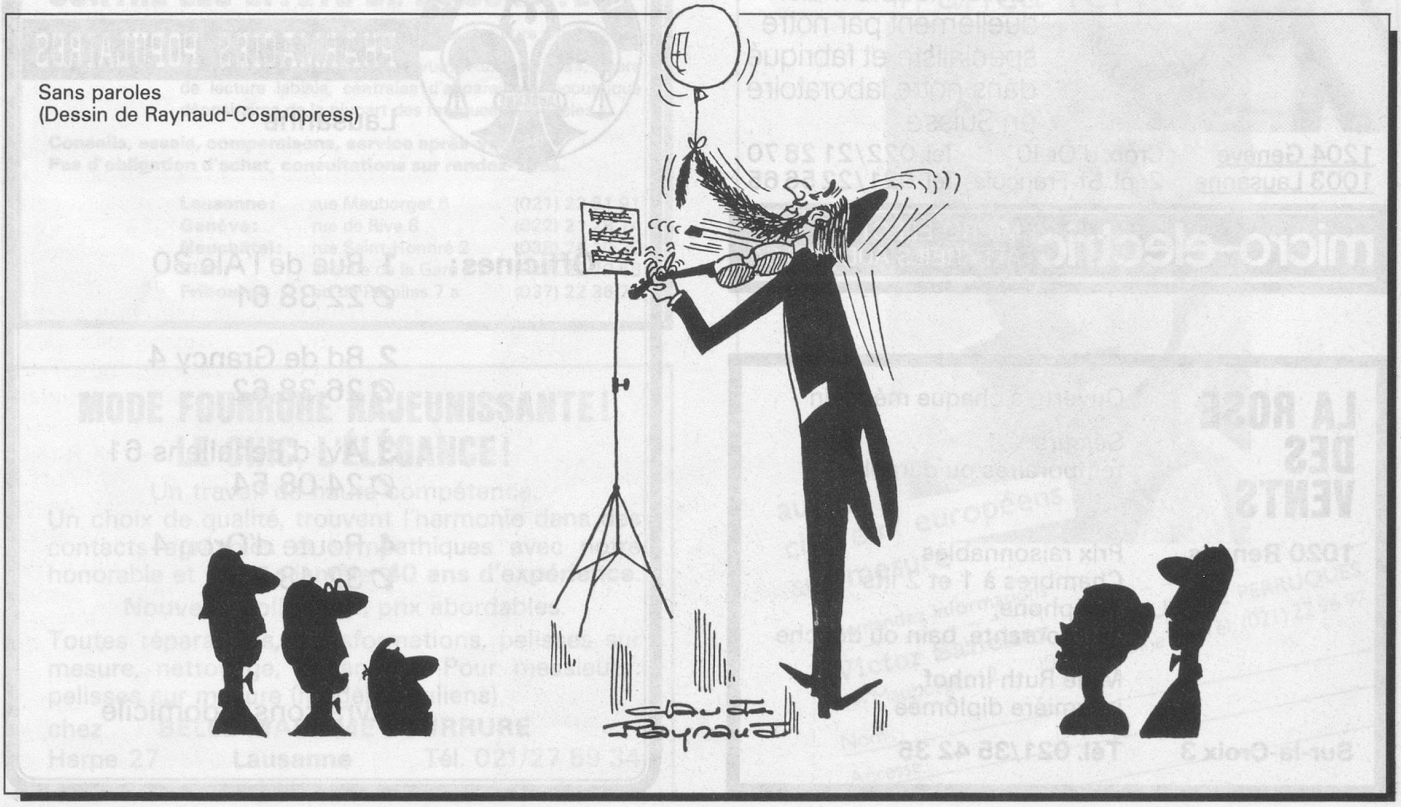
1937, Hôtel Altein, Arosa. Le travail au bar, parfois jusqu'à 8 h du matin. Edouard Gros est à droite, avec la trompette.

quitter Lausanne, de changer d'activité en voyageant un peu. Jouant bien de la trompette et de l'accordéon-piano, je tombe tout de suite dans un ensemble de jeunes malfaiteurs qu'un imprésario facétieux plaçait sous le nom de «Trépidants Peter's Boys». Après une saison triomphale au Casino de Vevey, l'imprésario en question ne trouve rien de mieux que de nous placer à Genève, au célèbre Café du Nord, où les orchestres les plus prestigieux avaient attiré les mélomanes de la belle société. Il était persuadé que là aussi ses jeunes «Trépidants» allaient faire un «malheur».

Juste ciel! Après Fernand Closset et Edmond Appia, tous deux violons-solo de l'orchestre de la Suisse Romande, après des pianistes tels que José Iturbi et Isidore Karr, je me demandais si notre imprésario n'était pas devenu fou et j'avertis mes camarades que nous allions faire piètre figure et que ce n'était certainement pas le sketch de «Madame la marquise», en travesti s.v.p., qui allait dérider les douairières à binocle qui fréquentaient cet établissement de luxe. Bien entendu le désastre fut total. La clientèle, indignée, désertait les lieux et nous fûmes promptement mis à la porte. Après cette aventure rafraîchissante et sans lendemain, les «Trépidants» se disloquent et chacun s'en va de son côté à la recherche d'une destinée meilleure. Pendant les deux ans qui suivent, je fais partie d'un petit ensemble convenable qui me conduira dans les principales villes suisses ainsi que, comme je le désirais depuis longtemps, dans quelques belles stations de montagne où je pouvais me livrer aux joies du ski.

E. G.

© Brass Bulletin, Bulle (A suivre)



Sans paroles
(Dessin de Raynaud-Cosmopress)